

Notre temps de misère

Trois semaines s'étaient écoulées depuis ce bal ; la saison du carnaval terminée, celle de la bière forte commença. Munich pavoisa pour la fête nationale et pendant cette quinzaine, on compta chaque jour cinq à six mille personnes ivres mortes. Le tramway ne pouvait plus rouler car les gens se déshabillaient sur les rails, vingt-deux personnes en tout furent poignardées, dont vingt-deux Prussiens, trois furent tuées par balle et un homme se suicida au pistolet, tant l'ambiance était bonne. Les gens ne se levaient plus de table, vomissaient juste à côté, chantaient : *Deutschland, Deutschland über alles*, et autres chansons alpestres. Trois femmes et neuf hommes furent violés, dix-sept mille vingt-deux mariages furent rompus et à peu près autant le furent presque. Des dames distinguées sortirent sans crier gare et pissèrent dans la rue, les agents de police accomplirent un service harassant. Dans une brasserie, dix hommes étaient assis à une table. L'un d'eux alla chercher son manteau, s'aperçut qu'on l'avait volé, sauta sur la table et s'écria : « *Pour que vous voyiez combien ça me touche, je vais me tirer une balle dans le cœur.* » Il sortit un revolver et tira. Il s'écroula mort sur la table à laquelle son frère était assis lui aussi et ce dernier dit seulement : « *La bonne blague ! ! Se tirer une balle en plein cœur pour un manteau.* » Le sang se mêla aux flots de bière et les vigiles débarrassèrent la salle du cadavre. Il régnait une folle ambiance. Trente personnes furent atteintes de gastrite éthylique, une femme fut amenée inconsciente à l'hôpital. Un monsieur très digne au regard bismarckien monta dans un tram sur le Marienplatz et s'effondra avec sa longue barbe blanche. Tout le monde s'affaira autour du patriarche, et lorsqu'il revint à lui, une gerbe de vomissure inonda le wagon, et ce bon vieillard rota tout son soûl de bière et de radis. « *Je vous remercie bien bas, messieurs* », fit-il, et il tomba du tramway. Les infirmiers l'amènèrent à l'hôpital avec une fracture compliquée du fémur. Il y mourut, le pauvre : coma éthylique. Dans ce délire, on donnait de la bière à boire aux petits enfants, en fait de lait le sein de la mère munichoise était gorgé de bière, et à l'église, c'était la bière qui se changeait en sang du Christ. La ville entière devint une vaste brasserie souterraine, on fonda une association contre les chopes mal remplies et on oublia la patrie : au lieu de Vive la Bavière, on chantait Vive la bière ! Pendant que ce pauvre homme succombait à son délire, le père de Charlotte rentra à la maison. Son chapeau était orné d'un rameau de sapin. Il se mit au lit. Otto von Wittelsbach, l'héritier du trône, était fou, par conséquent c'était le prince régent Luitpold, connu du monde grâce aux timbres-poste, qui gouvernait. Il soutenait les artistes, fréquentait les ateliers, chassait le chamois, et Guillaume II lui était hautement antipathique. C'était un vieux monsieur, fumant de gros cigares, aimé de tous car ne dérangeant personne là où il passait. Il avait un aspect décoratif, et le Bavarois apprécie les métiers d'art. Le citoyen munichois ne se préoccupait pas de politique, son libéralisme héréditaire ne s'exprimait pas dans le libre négoce mais dans son indulgence à l'égard des ivrognes, de la bourre. Libre cours aux bourrés, telle était sa devise. Il avait fallu bâtir des musées à cause du tourisme qui fleurissait. Tout peintre était professeur, ceux du quartier de Schwabing étaient appréciés, l'esprit toléré, et l'art faisait la java. La classe moyenne, une fois de plus, s'acquittait de son devoir culturel et soutenait les arts. Le kitsch fleurissait, Zarathoustra dansa, et il régnait une folle ambiance dans cette Athènes-sur-l'Isar, la ville des muses, de la bohème, de tous ces petits-bourgeois d'anarchistes et du Deutsches Museum, ce prodige de la technique. [...]

(extraits de *Charlotte, Roman d'une serveuse*)

Prosa trad. Bernard Lortholary et Henri Christophe Ed. Bourgois, novembre 1994